

Québec français



Retour de Babel

Viateur Beaupré

Number 41, February 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57120ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaupré, V. (1981). Retour de Babel. *Québec français*, (41), 24–25.

Retour de Babel

par viateur beaupré

Babel, c'est la confusion des langues. Au Québec, la confusion du langage fut sûrement l'un des plus beaux fleurons qui ceignirent nos fronts glorieux. C'est pourquoi Sir George-Étienne Cartier, l'un des nôtres que l'Empire britannique fleurit abondamment pour services rendus, disait, sans rire, et le front haut à la Trudeau: «Le Canadien français est un Anglais qui parle français» — Et ta sœur?

Au Québec, toujours, ces dernières années, l'enseignement du français au collégial a connu des chantiers aussi impressionnants que celui de Babel. Les projets de programme s'accumulent, se contredisent; les propositions des coordonnateurs, de la DGEC, de l'assemblée des enseignants s'entassent, s'annulent. Bref, c'est la pagaille, annonciatrice des lendemains qui chantent ou qui continueront à vagir? La tour s'élève de jour en jour, a fini par se perdre dans les nuages. Le temps est peut-être venu d'en redescendre pour se mettre en route vers quelque part.

J'essaierai ici de jeter quelque lumière sur cette Babel. Non pas pour prophétiser, mais pour rappeler quelques vérités simples, révolutionnaires comme le retour à la nature dépolluée et à la marche la tête en haut.

La langue et la pensée

Si on rappelle que l'homme a inventé les langues pour pouvoir communiquer sa pensée et ses sentiments autrement que par les caresses, les grimaces, les soupirs et grognements, le mime et les coups de pied, cela peut en étonner plusieurs. D'autres diront que c'est là un

truisme indigne de leur considération distinguée et bien diplômée. Pourtant, cette idée simple est terriblement exigeante. Comprendre ce qu'un autre me dit; bien comprendre ce que j'ai à lui dire, et le dire efficacement, voilà un idéal qui ne laisse plus de repos quand on l'a bien compris; et cela, qu'on soit apprenti ou virtuose. Ce pourrait être l'idéal de Camil Samson, comme ce fut l'idéal de Napoléon et de Shakespeare.

Il bafoue cet idéal-truisme, l'étudiant qui fait dire n'importe quoi à un texte et qui dit lui-même n'importe quoi n'importe comment, avec la sereine illusion qu'il se comprend et que les autres finiront bien par le comprendre, avec un peu de bonne volonté. La paresse et la confusion mentale érigées en vertu, et souvent revendiquées de façon agressive au nom de la personnalité et de la liberté!

Mais «l'intellectuel», le bien diplômé, qui utilise un vocabulaire pédant et creux, qui cherche à éblouir les simples par d'élégants cercles vicieux où la confusion se déguise en profondeur, lui aussi oublie que le langage a été inventé pour dire. Il parle bien (?), mais ne dit rien, ou brasse de la brume; belle réussite! Or, ce crime capital contre le langage, vous le retrouvez partout, et en haut honneur. «Vous voulez être respecté? Arrangez-vous pour être incompris: on en conclura que vous êtes profond.» A ce niveau sublime et pourri du langage, un chat n'est plus un chat: ce peut être un ours, Ryan, ou n'importe quoi. («Mon pays, c'est le Canada; ma patrie, le Québec.») — Et ta sœur?

Voici à ce propos une réflexion salée de Pierre Baillargeon dans *Le choix*:

En fait, le titre est doublement ironique. Les Médisances de Claude Perrin contiennent surtout des vérités. Ces vérités sont dites poliment, mais en français.

Dites en français, elles ne semblent pas sortir de la bouche de l'un d'entre nous et nous blessent d'autant plus. Encore le sens n'en est-il pas saisi par tous. Tant l'esprit et la langue qui en est le véhicule naturel ont été chez nous dissociés.

Relisez «Le bon sens du non» de Laurent Dubois dans *Québec français* de mai 1980. Lui, M. Dubois, est bien «l'un des nôtres», et sa confusion spectaculaire lui a sûrement mérité l'estime de 60% de ses compatriotes. C'est un énorme succès pour un écrivain.

Si les enseignants du collégial réclament à grands cris de n'enseigner que la littérature; et si le Rapport Lacroix réduit dangereusement les «besoins langagiers» des étudiants à ceux du commerce, de l'industrie, de «la vie courante», ils se font une conception rabougrie du langage humain, les uns par outrecuidance, l'autre par un pseudo-idéal démocratique où la vente des bottines l'emporte d'emblée sur la poésie.

Et quand les enseignants ne veulent pas entendre parler d'enseignement correctif ou qu'ils réduisent cet enseignement à des cours de «rattrapage», de «récupération», préparatoires ou parallèles aux cours dits sérieux, ils se font de la langue une conception aussi étriquée que dangereuse. Dangereuse parce que étriquée. Aussi étriquée que celle du ministère de l'Éducation qui voudrait, grâce à ces cours de «récupération», guérir les cancers de la langue par des remèdes épidermiques.

La même aberration se retrouve chez la plupart des professeurs des autres disciplines pour qui corriger la langue, c'est avant tout, et presque exclusivement, tenir compte de l'orthographe et un peu de la syntaxe. C'est ce qu'ils appellent «les fautes de français». Qu'un texte soit obscur ou illogique ne relève

linguistique, en roman québécois, en poésie, etc., ou de professeurs capables de les initier aux différentes incarnations du langage humain, avec toujours une attention particulière accordée à la langue, véhicule de la pensée? La spécialisation, fort déplacée à ce niveau des études, fait bien l'affaire des enseignants spécialisés, ainsi sécurisés par les limites mêmes de leur champ clos; elle fait beaucoup moins l'affaire des étudiants. Nos étudiants sont-ils si avancés qu'ils aient besoin de ce cloisonnement calqué sur l'enseignement universitaire? Et un professeur du niveau collégial qui ne peut pas passer de l'enseignement de l'essai à celui du roman, du théâtre ou de la poésie, est-il si admirable ou singulièrement borné?

Cet amour des bornes spécialisées aura des effets désastreux. Pour l'étudiant, à qui on donnera une nourriture très spécialisée, alors qu'il est incapable de conduire sa pensée au terme d'une phrase. Pour l'enseignant qui, tout imbu de sa spécialisation, croira indigne de lui d'avoir à réparer les déficiences «primaires» et «secondaires» comme l'incohérence mentale et la dystrophie syntaxique. *Magni passus extra viam*, dirait saint Augustin; ce qui pourrait se traduire en québécois: des enjambées spectaculaires en dehors de la traque.

Ce qui veut dire, entre autres choses, que le futur programme de français du niveau collégial devrait être conçu en fonction des besoins réels des étudiants et non des besoins spécialisés des enseignants.

Dans ce programme, on pourra étudier tous les genres de messages que l'homme a inventés depuis la nuit des temps, et l'on se convaincra de plus en plus que pour communiquer efficacement sa pensée, on a besoin de toutes les ressources de sa langue. On accordera ainsi de l'importance à l'enseignement de la littérature, mais aussi à l'enseignement de la langue dans sa totalité, à l'occasion de tout. Ni spécialisation hors de saison, ni réduction de la langue à ses aspects les moins importants.

Avec un tel programme, tout professeur de ce niveau devrait être en mesure de donner, à quelques mois d'avis, l'un ou l'autre des quatre cours de la séquence. S'il ne le peut pas, c'est un incompetent mal spécialisé et qui défend son incompetence au nom des grands principes.

Mes remarques, je m'en doute, scandaliseront par leur simplicité, «tant l'esprit et la langue qui en est le véhicule naturel ont été chez nous dissociés».

pas de leur compétence: ça relève du professeur de français qui souvent, à son tour, croit que ces déficiences relèvent de la philosophie, de l'API ou du psychiatre. C'est grâce à cette confusion qu'on a bâti ces dernières années des tests d'évaluation de la langue et des exercices dits correctifs bien plus préoccupés des bobos du malade que de ses cancers.

Dans la même logique aveugle, on considérerait comme criminel de dispenser d'un cours complémentaire les étudiants sérieusement handicapés en français, pour qu'ils consacrent les heures ainsi récupérées à l'apprentissage de leur langue maternelle. «Vous y pensez pas: ces étudiants ont droit à la culture!» C'est ça: la culture considérée comme un amas de connaissances hétéroclites soutenu par des fondements en ruine!

Ce qui explique aussi que des étudiants puissent «passer» honorablement à travers la philosophie, l'histoire, la biologie ou toute autre discipline, alors qu'ils sont presque nuls en français et sont incapables de «passer» à travers un paragraphe de Saint-Exupéry ou du *Devoir*. C'est à croire que pour comprendre les sciences pures et humaines, il n'est pas nécessaire de comprendre ceux qui en parlent ni non plus de dire soi-même clairement quelque chose de sensé quand on en parle.

Les ravages de la spécialisation

L'étudiant du niveau collégial a-t-il besoin d'oto-rhino-laryngologistes distingués ou de praticiens de la médecine générale? C'est-à-dire: ont-ils surtout besoin de professeurs spécialisés en

NOUVELLES DE BANGUI

Makombo Bamboté

«Prix de la revue *Études françaises*», 1980

1980, 168 p. \$12 □

BANGUI, capitale de la République centrafricaine, l'auteur en parle avec la mémoire du cœur, celle de l'enfance et du pays natal, dans une langue alerte et résolument moderne. Quatorze nouvelles qui mettent au monde des personnages crus, noirs et blancs, présentés dans un réalisme proche du fantastique.

LE MANIFESTE POÉTIQUE/POLITIQUE

1980, 176 p. \$6 □

Revue *Études françaises*, vol. XVI, n° 3-4

En posant la problématique de ses revendications poétiques/politiques, on propose une définition du manifeste comme genre.

Rappel: Collection «Lectures»

TRIPTYQUE DE LA MORT

F. Hébert
248 p. \$9,25 □

RABELAIS TEL QUEL

G.-A. Vachon
148 p. \$8 □

INFLEXIONS DE VOIX

T. Pavel
180 p. \$9 □

L'EN DESSOUS L'ADMIRABLE

J. Brault
52 p. \$5 □

BON DE COMMANDE

- Veuillez m'expédier les titres cochés
 Paiement ci-joint (chèque ou mandat postal)
 Chargex-Visa n° _____

Expiration _____

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

C.P. 6128, succ. «A»
Montréal, Qué. H3C 3J7
2910, bd Edouard-Montpetit
Montréal, Qué. H3T 1J7